à Dr. Shervashidze,
avec mes remerciements
J. Hamilton

ACTA ORIENT. HUNG.
Tomus XXVIII. Fasc. 1.

Separatum

J. HAMILTON (Paris)

OPLA-/YOPLA-, *UF-/YUF-* ET AUTRES FORMES SEMBLABLES EN TURC ANCIEN

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST V., ALKOTMÁNY UTCA 21

Az *Acta Orientalia* orosz, francia, angol és német nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg, több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Megrendelhető az «Akadémiai Kiadó»-nál (1363 Budapest Pf. 24. Bankszámla 215-11488), a külföld számára pedig a «Kultúra» Könyv és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankszámla: 218-10990) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer, und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten. Abonnementspreis pro Band: $ 32,00.

Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Außenhandels-Unternehmen «Kultúra» (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankkonto 218-10990) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae, Tomus XXVIII (1), pp. 111–117 (1974)

OPLA-/YOPLA-, UF-/YUF- ET AUTRES FORMES SEMBLABLES EN TURC ANCIEN

PAR

J. HAMILTON (Paris)

La forme U*p*LYU,[1] qu'on peut lire *oplayu* ou *uplayu*, figure au moins six ou sept fois dans l'Inscription de Köl tegin et au moins quatre ou cinq fois dans l'Inscription d'Ikhe Khuchotu.[2] Elle est à chaque fois suivie immédiatement du verbe *täg-*, «atteindre, parvenir, arriver», avec lequel elle constitue manifestement une expression du type courant *gérondif circonstantiel + verbe principal* signifiant qu'on a accompli telle action en opérant de telle manière. Donc, en l'occurrence, *oplayu* (~ *uplayu*) *tägip* ou *oplayu tägdi* doit signifier que le protagoniste «atteignit (l'ennemi) en agissant de la manière qu'indique le verbe *opla-*». Cependant, depuis que Thomsen dans ses *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, p. 156, n. 43, a reconnu qu'il ignorait le sens du verbe *opla-*, les éditeurs successifs des inscriptions dans lesquelles le mot figure n'ont pas encore réussi, me semble-t-il, à en donner une explication satisfaisante. La plupart des traducteurs, d'ailleurs, se sont contentés, à la suite de Thomsen, de glisser sur *oplayu* pour s'inspirer plutôt des divers sens possibles de *täg-*, «atteindre, attaquer, parvenir, etc.». Une hypothèse, jusqu'ici la seule que je sache, a été néanmoins avancée pour expliquer *oplayu* : il s'agirait d'un verbe onomatopéique comme le *uflamaq* ou le *oflamaq* du turc ottoman qui aurait signifié «pousser des 'ouf' ou des 'of' (de fureur ou d'essoufflement)».[3] Or, je vois une autre explication possible du mot *oplayu* qui me paraît, pour ma part, bien plus séduisante.

[1] Dans ma translittération des caractères runiformes en caractères latins, les lettres postérieures ou vélaires ont été notées par des majuscules, les lettres antérieures ou palatales par des minuscules, et les lettres valant indifféremment pour les deux classes par des minuscules italiques, conformément au système décrit par René Giraud, *L'Inscription de Baïn Tsokto* (Paris 1961), p. 17.

[2] Les renvois à ces passages des deux inscriptions sont données sous *opla-* dans les glossaires de H. N. Orkun, *Eski Türk Yazıtları*, IV, p. 72, et de Talât Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic*, p. 360.

[3] Cette hypothèse est formulée notamment par Sir Gerard Clauson et Edward Tryjarski dans «The Inscription at Ikhe Khushotu», *Rocznik Orientalistyczny*, t. XXXIV–1 (1971), p. 16, et par Sir Gerard Clauson dans *An Etymological Dictionary of Pre-Thirteenth-Century Turkish* (cité désormais sous le sigle *EDPT*) (Oxford 1972), p. 11.

En effet, Kāšγarī donne dans son dictionnaire une expression *yāb yūb* (∼ *yab yub*), apparemment à lire *yāp yōp* ou *yāp yūp* (ou à voyelles brèves ?), au sens de «ruse, tromperie», et ajoute que les Oγuz ont tiré du mot *yūb* un verbe *yūblā-*, à lire *yōplā-* ou *yūplā-*, signifiant «user de ruses, tromper par des ruses».[4] Dans le même dictionnaire, également au sens de «tromper par des ruses», on trouve la forme *yubīlā-*, c'est à dire *yopīlā-* ou *yupīlā-*,[5] qui est manifestement une variante de *yōplā-/yūplā-*, peut-être avec une nuance d'expressivité, du genre de *qarlā-* et *qarīlā-*, «neiger» et «neiger en tempête», *čoγlā-* et *čoγīlā-*, «barrir, crier comme un éléphant» et «hurler, crier», etc.[6] Il existe, par ailleurs, dans les dialectes turcs modernes de l'Altaï, de l'Abaqan, et du Tannu-Tuva, un mot *op* au sens identique de «ruse, artifice, stratagème, subterfuge, etc.», dont on connaît également des dérivés tels que *opton-* (← *op-la-n-*), «feindre», et *optuγ* (← *op-luγ*), «rusé, hypocrite».[7] Enfin, le même mot se retrouve en mongol sous la forme *ob* (← **op*), «ruse, tromperie, artifice, stratagème, etc.», avec ses dérivés *obla-*, «jouer un tour, tromper, ruser, feindre», et *obtu*, «rusé».[8] J'estime, par conséquent, que la forme U*p*LYU des inscriptions

[4] Dans l'édition de l'oeuvre de Kāšγarī par Besim Atalay, *Divanü Lûgat-it-Türk* (citée désormais sous le sigle *K*), voir *yūblā-* et *yūb* dans le volume III, p. 142, où sont traduites les lignes 15 et 16 de la page 505 du fac-similé (*Tıpkıbasımı*), et encore *yāb yūb* dans III, p. 159, correspondant aux lignes 10 et 11, p. 514 du fac-similé.

Dans son *EDPT*, p. 870, Sir Gerard Clauson lit *yōb* et *yōblā-*. Cependant, je crois savoir qu'en moyen turc, comme en vieux turc, le phonème *p* reste *p* en fin de syllabe, que la voyelle précédente soit longue ou brève, alors que le phonème *b* tend à se spirantiser en *β*, son que Kāšγarī décrit comme étant entre un *b* et un *f*, et qu'il note par un *fa* avec trois points dessus ڤ.

[5] Cf. *yubīlā-* dans *K*, II, p. 315, et III, p. 327 et 328, où figure également *yab yub*.

[6] On trouve chez Kāšγarī aussi *tamūlā-* formé sur *tām*, *toqīlā-* formé sur *toq*, *čaqīlā-* formé sur *čat*, et *čaγīlā-*, apparemment formé sur *čāγ*^{il} mais cf. osm. *čayla-*. En yakoute également il existe une variante *-ïlā-/-ilā-* du suffixe verbal *-lā-/-lā-* plus usuel (cf. O. Böhtlingk, *Über die Sprache der Jakuten, Grammatik*, § 491). L'existence de ces variantes en *-īlā-/-ïlā-*, *-ūlā-/-ilā-*, et *-ūlā-* ne fait que renforcer, me semble-t-il, l'hypothèse que j'avais avancée dans *Le Conte bouddhique du Bon et du Mauvais Prince*, n. III. 2, p. 61, selon laquelle le suffixe verbal *-lā-/-lā-* proviendrait du verbe *ulā-*, «relier, joindre».

[7] Cf. W. Radloff, *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialecte*, I, 1154 : *op*, téléoute «Verstellung, Heuchelei, Falschheit» ; 1156 : *opton-*, téléoute «sich verstellen, heucheln» ; *optū* (← *op* + *lū*), tél. «Heuchler, heuchlerisch» ; 1157 : *oppo* (= *optū*), šor «Heuchler». Sur les formes en soïote ou tuva, cf. A. Paljmbach, *Tuvinsko-Russkij Slovarj* (Moscou 1955), p. 309 : *op*, «chitrostj, ulovka» ; p. 310 : *optuγ*, «chitryj, lovkij, kovarnyj». Cf. aussi ces formes dans M. Räsänen, *Versuch eines etymologischen Wörterbuchs der Türksprachen* (Helsinki 1969), p. 363.

[8] Cf. Ferdinand D. Lessing, *Mongolian-English Dictionary*, p. 598 : *ob* «trickery, deceit, fraud, intrigue, ruse ; strange manner» ; *obla-*, «play a trick, feign, deceive, pretend» ; *obtu*, «sly, shrewd, cunning». Cf. aussi le dictionnaire mongol-japonais, *Mōko-go dai jiten*, publié par le Vice-Ministre de l'Armée Yanagawa Heisuke in 1933, Vol. I, p. 291 : *ob*, «*chibō* (habileté), *keiryaku* (ruse, stratagème), *kankei* (ruse, tromperie, astuce)» ; et p. 294 : *oblaxo-*, «*kankei wo megurasu* (jouer un tour, inventer une ruse)».

runiformes représente le gérondif du même verbe *opla-*, «ruser, user de stratagèmes, tromper par des artifices», qu'on trouve dans des dialectes turcs de la Sibérie, en mongol, et, sous sa forme yodisée, chez Kāšγarī. Ainsi donc, *oplayu täg-* aurait signifié «atteindre (l'ennemi) par stratagème, parvenir (chez l'ennemi) au moyen de ruses, y arriver en usant de stratagèmes, etc.».

Je dois ajouter, cependant, pour être complet, qu'en août 1972 lorsque j'ai écrit à Sir Gerard Clauson pour lui suggérer que U*p*LYU des inscriptions turques runiformes pourrait représenter le même mot que le *yupla-* (= *yūblā-*) de l'édition Atalay de Kāšγarī, il m'a répondu par deux objections, dont la première était sa conviction que «l'alternance *y-/zéro-* était particulière aux mots à voyelles antérieures».[9] Donc, comme il s'agissait de mots à voyelles postérieures, le *yod* initial du mot de Kāšγarī devait empêcher son identification avec le mot à initiale vocalique des inscriptions runiformes. Pourtant, je crois savoir qu'il y a beaucoup d'exemples en turc ancien de mots de la classe postérieure qui montrent cette alternance à l'initiale entre le *yod* et une voyelle.

Pour le premier exemple de l'alternance *y-/ø-*, je renvoie à Sir Gerard lui-même, qui indique dans son *EDPT*, pp. 279 et 983, que les verbes *āz-* et *yāz-* signifiant «s'égarer» sont synonymes ; et cf. aussi p. 977, où il propose pour «casque» les formes *yošuq* et *ošuq*. Dans le même dictionnaire on peut relever également *yadaγ*, «à pied», et *adaq*, «pied», *yulduz/ulduz*, *yïlpaγut/alpaγut*, *yïpraq/opraq/apraq*, *yïyač/ïyač/aγač*, *yïyla-/ïyla-/ayla-*, *yïl/il*, *yïlqï/ilqï*, *yïpar/ïpar*, *yïraq/ïraq*, *yïšïy/išïy*, et sans doute bien d'autres. Il y a encore *ut-* ∼ *yut-* (vieil osm.), «gagner, remporter», tandis que *ara*, «espace intermédiaire, intervalle, entre», doit représenter le gérondif en *-a* du verbe *yar-*, «fendre, séparer en deux», tout comme *üzä*, «dessus, sur», serait celui de *yüz-*, «être en surface, flotter». Cependant, l'exemple le plus intéressant est peut-être celui de *yuβqa*, «mince, tenu, menu, peu substantiel, léger, etc.». Il s'agit de toute évidence d'un dérivé nominal en *-qa/-γa*, qui dénote l'état résultant d'une action, du verbe *uβ-*, «amenuiser, amincir, réduire, émietter, etc.».[10]

Le mot *yuβqa* présente déjà à des époques relativement anciennes plusieurs variantes phonétiques, qui sont *yuyqa*, *yufqa*, *yupqa*, *yuga* (∼ *yuβγa*,

[9] Je crois avoir déjà suffisamment répondu ci-dessus à sa seconde objection qui était que la forme *yūblā-* de Kāšγarī devait être considérée comme une erreur pour *yubīlā-*, et qu'en tout état de cause les formes de Kāšγarī devaient se lire, en raison des voyelles longues, non pas avec *-p-*, mais avec *-b-*, ce qui rendrait douteuse leur identification avec U*p*LYU. Or, d'après moi, *yūblā-*, c'est à dire *yopla-*, serait la forme normale et *yubīlā-*, c'est à dire *yopïla-*, la variante d'un type qui n'est pas rare chez Kāšγarī, tandis que la lettre *b* de Kāšγarī serait toujours à lire *-p* en fin de syllabe comme dans *yūb* (= *yop*) et *yūblā-* (= *yopla-*).

[10] La forme yodisée du verbe *uβ-* au factitif, *yuβat-*, est d'ailleurs attestée en vieil osmanli du XIV^{e} siècle : cf. *EDPT*, p. 16, et *Tarama Sözlüğü* VI, p. 4739.

yuwγa, yufγa, yupγa, yuγa).[11] La première forme attestée, *yuyqa*, figure à deux reprises dans l'Inscription de Tunyuquq, ligne 13, au sens de «mince, peu substantiel». Le passage de *yuβ-* à *yuy-* a dû s'effectuer en deux temps : *yuβ-* (← **yub-*) serait d'abord devenu *yuw-* par assimilation, et ensuite *yuw-* serait passé à *yuy-* par une réaction de dissimulation intervenant entre la voyelle labiale et la semi-voyelle labiale par trop semblables. On peut constater en turc ancien plusieurs exemples analogues de ce genre de transformation, dont notamment *uβ-/uw-*, «amincir, réduire en exerçant une pression», ∼ *uy-*, «presser, serrer, pétrir», et *uyma*, «feutre» ; *uβut/uwut* ∼ *uyat*, tous deux au sens de «honte, modestie» ; *yuβa/yuwa* ∼ *uya*, «nid d'oiseau» ; *uβšaq/ufšaq/ušaq* ∼ *uyšaq*, «menu, fin, petit» ; *öpkä/öfkä/öβkä* ∼ *öykä*, «poumons, colère». Un processus assez comparable a fait passer relativement tôt sur une grande partie du domaine turc des mots comme *äβ* (*säβ-*, etc.), devenu *äw*, d'abord à *üw/öw* par assimilation et ensuite à *üy/öy* par dissimilation.[12] On peut signaler ici également le cas de *soy*, «parole, nouvelle, propos, récitation», et de *soyla-*, «déclarer, discourir, réciter, s'enquérir», attestés dès le XIII[e] siècle en oγuz ou vieil anatolien, qui proviennent sans doute de *saβ/saw/*sow*, «parole, nouvelle, message, proverbe, discours», et de *saβla-/sawla-/*sowla-*, «déclarer, réciter, discourir».[13] Le passage vers la même époque de *sözlä-*, «parler, dire», à *söylä-*, sur lequel Sir Gerard Clauson s'interroge dans *EDPT*, p. 863, s'explique vraisemblablement par analogie avec la forme *soyla-*. Il est à remarquer enfin que le mot *suβ/suw*, «eau», dans les dialectes comme l'oγuz de *Dede Qorqut* ou l'osmanli où il est devenu *su* prend la forme *suy-* devant les suffixes de personne (*suy-um, suy-un, suy-u*, etc.) et devant le suffixe du génitif (*suy-un*).[14]

Quant aux autres variantes de *yuβqa*, presque toutes, et notamment *yufqa/yufγa, yupqa, yuwγa, yuγa*, coexistent dans le dictionnaire de Kāšγarī avec des sens identiques ou très voisins.[15] Ainsi, il apparaît que dans la langue

[11] Cf. en particulier *EDPT*, p. 874, où cependant les *-f-* des manuscrits sont transcrits par des *-v-*. Pour ce qui est de *yuyqa*, écrit deux fois dans l'Inscription de Tunyuquq avec un *-y-* extrêmement net, Sir Gerard Clauson écrit: «this is almost certainly a mason's error for *yuvka*» (?).

[12] On peut voir les exemples précités dans *EDPT* aux pages 4, 267, 273, 6, 268, 267, 9, 3, et 784.

[13] Voir des exemples de *soy* et de *soyla-* en oγuz, vieil anatolien, et osmanli dans *Tarama Sözlüğü*, V, pp. 3524 et 3526 *seq.* ; et dans le *Dede Korkut Kitabı*, édition Muharrem Ergin, vol. II, index, pp. 270 et 271. Si, comme le remarque Sir Gerard Clauson dans *EDPT*, p. 782, le mot *saβ* est «very common in the earlier period, but not noted after XIV (century)», c'est, bien entendu, parce que *saβ* s'est dès lors transformé en *soy*.

[14] Pour ces formes en *suy-*, cf. M. Ergin, *Dede Korkut Kitabı*, II, index, p. 273 ; et Louis Bazin, *Introduction à l'Etude pratique de la Langue turque* (Paris 1968), pp. 31 et 33.

[15] On peut trouver toutes ces variantes dans l'index de Besim Atalay de l'oeuvre de Kāšγarī.

de Kāšγarī des syllabes comme *yuβ-, yuf-, yup-*, et *yuw-* pouvaient s'alterner à peu près librement, à tout le moins devant consonne, et que même devant voyelle Kāšγarī présente l'alternance *uβ-* ∼ *uw-* ∼ *uf-* dans le cas notamment de *uβut/uwut/ufut*, «honte, modestie»,[16] — alternance qui est confirmée ailleurs en moyen turc par les dérivés du verbe *uβ-* (dont *uβut* fait sans doute partie) comme *uwal-/ufal-, uwan-/ufan-, uwaq/ufaq*, etc.[17] Il semblerait, par conséquent, qu'en moyen turc, et même en vieux turc étant donné *yuyqa* dans l'inscription des environs de l'an 725, la consonne bilabiale spirante *-β* devait être particulièrement instable après une voyelle labiale, et avait alors une tendance à se muer tantôt en *-w* par assimilation, tantôt en *-y*, en *-f*, voire en *-p* par dissimilation. D'ailleurs, je constate avec satisfaction que Sir Gerard Clauson semble être d'accord avec ce que je viens d'avancer sur un point au moins, à savoir la possibilité en vieux turc d'une alternance entre *β* (*v*) et *f*.

Dans son *EDPT*, p. 10, en effet, Sir Gerard Clauson propose de lire le mot U*p*LU, qui figure à deux reprises dans l'Inscription d'Ikhe Khuchotu, comme *ufulu* avec le *p* transcrivant *f*, pour le considérer comme une variante en *-f-* du mot *uβul-* (*uvul-*), «être écrasé».[18] Les deux passages en question dans l'Inscription d'Ikhe Khuchotu sont, à la ligne 19, *. . .binip oplayu tägip sanča ïdïp at ufulu* (U*p*LU) *ünti. Yana ayïtïp* . . . , et, à la ligne 23, *. . .ülügi anča ärmiš ärinč. Yayïqa yalnus oplayu tägip ufulu* (U*p*LU) *kirip özi qïsya kärgäk bultï*.[19] Sir Gerard (*loc. cit.*) les traduit respectivement : (l. 19) «he mounted . . . and attacked, panting with fury and plying his lance ; his horse was crushed (?) ; he got up, making it stand up again», and (l. 23) «his fate was, it seems, this ; panting with fury and attacking the enemy all alone, entering (the battle) and being crushed, he met his end at an early age». Pourtant, je trouve, quant à moi, quelque invraisemblance dans l'image d'un cheval qui «est écrasé» au cours d'une bataille et qu'ensuite son maître «remet debout», et même dans celle d'un guerrier qui entre au combat «en étant écrasé». C'est pourquoi je me permets de proposer pour U*p*LU une autre solution qui est à mon avis beaucoup plus satisfaisante du point de vue sémantique, mais qui, de prime abord, peut le paraître moins du point de vue formel.

[16] Voir dans l'index précité de *K* sous *uwut* (= *uβut*), *uvut* (= *uwut*), et *ufut*. *EDPT*, p. 7, ne relève pas les formes en *-f-* (?).

[17] Sur ces formes, cf. *Tarama Sözlüğü*, VI, pp. 3901—3902 ; M. Ergin, *Dede Korkut Kitabı*, II, index, pp. 300 et 304 ; *EDPT*, pp. 4, 5, 10, 12 et 13.

[18] Cf. aussi Clauson et Tryjarski, *The Inscription at Ikhe Khushotu*, p. 18, note de la ligne 19 (b).

[19] La transcription des deux passages que je donne ici est conforme à celle donnée par Clauson et Tryjarski dans l'édition précitée de l'Inscription d'Ikhe Khuchotu, p. 22, et par Clauson dans *EDPT*, p. 10, sauf que j'ai négligé la distinction entre les graphies pleines et défectives des voyelles. Plus loin, cependant, dans ma propre interprétation des deux passages, je transcris *önti* au lieu de *ünti*, *enčä* au lieu de *anča*, et *boltï* au lieu de *bultï*.

Le mot auquel je pense pour correspondre à U*p*LU est celui qui, signifiant «rouler», est donné par Kāšγarī sous la forme *yuβul-*, et aussi avec *-f-* dans le dérivé *yufluš-*, «rouler ensemble».[20] Le même mot, écrit YUBLU = *yubulu* ou *yuβulu*, est probablement à reconnaître dans l'Inscription de Tunyuquq à la ligne 26 (= nord 2), où l'on peut comprendre «nous descendîmes (la montagne enneigée) *en roulant*», c'est à dire en nous laissant glisser et rouler dans la neige.[21] Or, nous venons de constater la relative fréquence en turc ancien de deux sortes d'alternances : celle de *ø- ∼ y-* comme dans *opla-/yopla-*, etc., et celle de *uβ- ∼ uw- ∼ uf-* comme dans *uβut/uwut/ufut*, etc. Je propose, par conséquent, d'expliquer la forme U*p*LU comme une variante déyodisée en *-f-* de *yuβulu*, soit *ufulu* ou même *uflu*, qui signifierait «en roulant à terre». Cette identification me paraît d'autant plus vraisemblable que le verbe *yuβ-* a lui-même l'air d'une variante spécialisée dans le sens de «faire rouler» du verbe *uβ-*, «réduire en exerçant une pression, amincir, étaler en pressant, pétrir, comprimer, etc.», dont on connaît par ailleurs des dérivés comme *yufqa* et *ufut*.[22] Pour ce qui est de l'emploi en écriture turque runiforme de la lettre *p* pour noter un *f*, on peut citer sans doute l'exemple de *p*UR*m* dans l'Inscription de Köl tegin (est 1. 4) et dans celle de Bilgä qaγan (est 1. 5), lequel, correspondant à l'iranien *Frōm → Frūm*, c'est à dire «Rome, Byzance», doit se lire *Furum*.[23] Sir Gerard Clauson voit aussi un *p* pour *f* dans une autre graphie de la même liste, *p*R, nom de pays ou de peuple situé entre le Tibet (*Töpüt*) et l'Empire byzantin (*Furum*), qui serait à lire *Afar* et représenterait le nom des Avars ;[24] cependant, plutôt que d'Avars, je verrais à cette place un nom se rapportant à la Perse.[25]

[20] Voir *yuβul-* dans *K*, III, pp. 80, 112 et 113, et dans *EDPT*, p. 877 ; et *yufluš-* dans *K*, III, p. 105, et dans *EDPT*, p. 878, où Clauson, cependant, comme à son habitude, ne tient pas compte du *-f-* en le transcrivant par *-v-*.

[21] Voir l'interprétation de YUBLU comme *yubulu/yuβulu*, «en roulant», dans T. Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic*, pp. 251 et 407, et dans *EDPT*, p. 877.

[22] Il faut signaler ici également le verbe attesté en moyen turc sous la forme *yuβïl-/yuβul-* qui signifiait «être calmé, adouci, apaisé, aplani, amolli, affaibli, etc.» et qui est vraisemblablement en rapport avec le verbe *uβul-*, «s'évanouir» du qïpčaq. Cf. *K*, I, p. 441, et III, p. 80, de même que *EDPT*, pp. 877 et 10. Dans *EDPT*, les formes de Kāšγarī en *yuβïl-/yuβul-* ont été refaites en «*yaval-*».

[23] Sur cette équivalence cf. surtout l'étude de H. H. Schaeder, *Iranica* : *Abh. Akad. Wiss. in Göttingen*, 3e Série, Vol. 10, 1934 (réimpression 1972), pp. 36 *seq.*, dans laquelle la forme turque est toutefois rétablie en *Purum* au lieu de *Furum*, le son *f* étant jugé par l'auteur impossible en turc ancien.

[24] Cf. Sir Gerard Clauson, *Turkish and Mongolian Studies* (Londres 1962), p. 167, ainsi que Sir G. Clauson et E. Tryjarski, The Inscription at Ikhe Khushotu, p. 16, note de la ligne 10 (c).

[25] A supposer que *p*R soit pour Pārs, c'est à dire Persis ou Fārs, nom de la province iranienne du sud-ouest, on ne s'expliquerait guère l'omission du *-s* final. C'est

Pour revenir à présent aux deux passages de l'Inscription d'Ikhe Khuchotu, je propose, à la lumière de ce que je viens d'exposer, de les interpréter de la façon suivante : (1. 19) . . .*idil aqïn binip oplayu tägip sanča ïdïp at ufulu* (*uflu* ?) *önti yana ayïtïp* . . . , «Etant monté sur le cheval blanc Idil (nom turc de la Volga), il atteignit (l'ennemi) par stratagème, mais alors qu'il se livrait à un assaut à la lance, le cheval roula en avant (= avança en roulant à terre). Le mettant de nouveau debout, il . . .».

(1. 23) . . .*ülügi enčä ärmiš ärinč yayïqa yalηus oplayu tägip ufulu* (*uflu* ?) *kirip özi qïsγa kärgäk boltï*. «Son sort aurait été comme suit : Tout seul il atteignit l'ennemi par stratagème, mais roulant à terre alors qu'il entrait (au combat), sa vie (= sa personne vivante) vint à s'abréger et à manquer (= devint écourtée et défaillante).»

pourquoi je songe plutôt à *Pahra(w)*, variante en *-r-* de *Pahla(w)*, forme prise en moyen iranien par l'ancien nom Parθawa, «Parthie», mais qui désignait à l'époque qui nous intéresse tout le pays iranien du nord et de l'est (cf. W. B. Henning, *Mitteliranisch*, pp. 69, 70 et 95, dans *Handbuch der Orientalistik*, I, Vol. 4, *Iranistik*, Leiden 1958). Dans la prononciation turque ancienne de *Pahla/Pahra*, l'aspirée laryngale *-h-* aurait peut-être été négligée, surtout en fin de syllabe, car un tel phonème n'existait pas alors en turc. D'ailleurs, s'il avait fallu le noter, l'écriture turque runiforme ne disposait de guère mieux que la lettre Q, qui représentait normalement une occlusive vélaire, mais qui tenait lieu aussi parfois d'une variante fricative comme dans l'Inscription de Köl tegin, nord 1. 13 : MQRČ = *Maxarač* ← skt. *Mahārāja*. Pour ce qui est du *-a* final de *Pahla/Pahra*, on peut remarquer que peu des mots à finale vocalique empruntés aux langues indo-européennes ont gardé cette finale intacte en turc ancien : cf. par exemple *maxarač* ci-dessus du skt. *mahārāja*, *bečin*, «singe», de l'iranien *bōzīna* (cf. Doerfer, *Türkische und Mongolische Elemente im Neupersischen*, n° 821), l'ouïgour *sudur* du skt. *sūtra*, *buyan* du skt. *puṇya*, *bäg*, «seigneur» du sogdien *βγ'/βγy*, «dieu» etc. En fait, beaucoup de mots empruntés en turc aux langues indo-européennes ont dû l'être par l'intermédiaire du tokharien ou du sogdien, langues qui avaient une forte tendance à supprimer les voyelles finales : cf. notamment le nom sanscrit Māra → tokh. *Mār* et le skt. *vihāra*, «monastère», → sogd. *βry'r* → turc *βarxar*.